

HISTOIRE DE LA PENSEE ECONOMIQUE

I) QUELQUES QUESTIONNEMENTS GENERAUX

On considère généralement que l'économie en tant que discipline autonome début en 1776 avec la publication de « La richesse des Nations » d'Adam Smith. Depuis la fin du 18^{ème} siècle on peut considérer que quelques grands questionnements se sont imposés dans cette discipline.

Adam Smith (1723-1790)



Considéré comme le père de l'économie moderne et du libéralisme économique. Connu surtout pour la métaphore de la « main invisible ». Nous l'avons vu dans le chapitre sur le marché

Le premier questionnement, qui se pose dès l'époque de Smith, est de savoir « *d'où vient la richesse des sociétés ?* ». La réponse de Smith et des autres économistes classiques a été de dire que toute valeur vient du travail incorporé dans les biens. Mais, depuis, la réponse qui s'est imposée est que la valeur des biens vient de leur « utilité » (au sens économique) c'est-à-dire au désir que l'on en a.

L'autre question essentielle est de savoir comment répartir des richesses entre les hommes, des richesses qui sont, par définition, limitées.

Liée à cela est la question des crises et de l'équilibre économique : comment faire en sorte qu'il y ait une adéquation entre l'Offre et la Demande de biens et de services ?

Enfin, la question de la liberté des marchés, c'est-à-dire de la liberté de l'action individuelle, se pose depuis le 18^{ème} siècle. L'action libre des hommes aboutit-elle à un équilibre de marché (thèse de l'autorégulation des marchés) ? Ou bien est-il nécessaire d'avoir des Institutions pour que ce marché fonctionne correctement ? Parmi ces Institutions, quelle place faut-il accorder à l'Etat ?

A cela, s'est ajoutée une question de méthode. Il n'est pas possible, en général, de procéder à des expérimentations scientifiques en économie, mais la simple observation suffit-elle puisque, lorsqu'on compare deux pays, par exemple, on fait face à une multitude de données et que se pose le problème des corrélations et causalités ? Tout au long du 19^{ème} siècle, il y a eu une véritable opposition entre les tenants de la méthode hypothético-déductive qui essayaient de dégager des lois générales universelles de l'économie, des tenants de l'historisme qui considéraient qu'on ne pouvait extraire les phénomènes économiques de leur contexte historique. Finalement, c'est la méthode « hypothético-déductive » qui s'est imposée au cours du 20^{ème} siècle.

II) LA PENSEE ECONOMIQUE AU 19EME SIECLE

Même s'il y a eu auparavant des livres d'économie, on considère généralement que « la richesse des Nations » d'Adam Smith constitue l'acte fondateur de la discipline « économique » en tant que

réflexion indépendante des réflexions politiques ou religieuses. On peut dire que l'ensemble des économistes du 19ème siècle « descendent » d'une manière ou d'une autre de Smith.

Les classiques

Au cours du 19ème siècle vont dominer les auteurs que l'on appelle "classiques"; ils sont souvent très différents les uns des autres mais ont au moins un point commun qui est de considérer que le système de marché est le moins mauvais des systèmes : il s'agit de David Ricardo, T. R. Malthus, F. Bastiat, J.S. Mill, J.B. Say,...Cependant il existe de nombreuses divergences entre eux :

Certains, qu'on appelle "optimistes", pensent que le système de marché est non seulement le meilleur des systèmes économiques mais, qu'en plus, il ne connaîtra pas de limites dans son expansion. (...)

D'autres économistes classiques (et libéraux), comme David Ricardo, sont surnommés "pessimistes", car ils pensent que le système de marché butera inévitablement sur ses limites et aboutira à un état de stagnation. (...)

David Ricardo (1772-1823)



Partisan du libéralisme économique et du libre-échange international. Il est connu pour sa « théorie des avantages comparatifs » (« chapitre sur le marché »)

Les courants « socialistes » et le courant marxiste

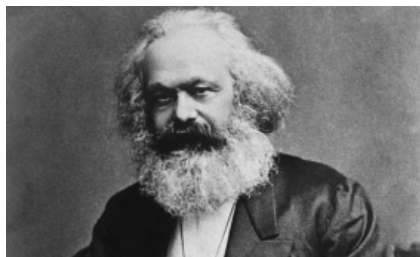
Tous les économistes du 19ème siècle ne sont pas favorables au système de marché qui se développe. D'une manière générale on les regroupe sous l'appellation "socialistes" car ils constatent tous que le système économique en vigueur s'accompagne d'un appauvrissement du plus grand nombre et d'une remise en cause des liens sociaux traditionnels (village, famille,...). Leur souci premier est donc de comprendre comment restaurer un "lien social" mis en cause par l'économie mais par ailleurs tout les différencie :

Certains, les "saint Simoniens", sont favorables à une économie dirigée par un Etat, lui même contrôlé par les "meilleurs" (les technocrates).

D'autres, les "socialistes utopiques", comme Owen, Fourier, Godin ou Proudhon envisagent le développement d'entreprises coopératives (ce que Godin et Owen ont fait) dans lesquelles tous sont travailleurs et propriétaires du capital. Ce sont les ancêtres du "socialisme autogestionnaire".

Enfin, le plus connu de ces auteurs est Karl Marx (1818-1883) que nous retrouverons dans les chapitres consacrés à la sociologie. Il constate l'incohérence d'un système économique marqué par des crises à répétition, l'appauvrissement du plus grand nombre et il en conclut que ce système arrivera à sa fin. (...)

Karl Marx (1818-1883)



Philosophe, économiste et historien ; souvent classé comme sociologue. Connu pour son analyse du fonctionnement (et des dysfonctionnements) du capitalisme ainsi que pour son analyse des classes sociales (chapitre « classes sociales »)

III) FIN 19EME- 20eme SIECLE

La « Révolution marginaliste »

Au tournant des 19^è et 20^è siècle, on va assister à ce qu'on appelle « la révolution marginaliste » avec des auteurs comme Walras, Menger, Jevons ou Pareto.



Léon Walras (1834-1910)

Un des pères de l'économie néo-classique

Leur objectif premier est de faire de la science économique une “science dure” capable de dégager des lois valables en tout temps et en tout lieu à l'instar des « sciences physiques » (comme la “loi de l'offre et de la demande”). Pour cela, ils ont recours à des démarches « hypothetico-déductives » dont la plus célèbre est l'utilisation du “modèle de concurrence pure et parfaite” et ils développeront le concept « d'homo-oeconomicus », individu rationnel et calculateur. Ils font en général un grand usage des mathématiques. L'objectif de ces démarches n'est pas décrire la réalité mais de construire un fonctionnement idéal de l'économie qu'on pourra comparer ensuite à la réalité. Il s'agit ici d'une démarche méthodologique qui, a priori, n'implique pas une position doctrinale particulière, c'est à dire qu'on peut adopter ces

démarches et se déclarer opposé ou, au contraire, favorable à l'intervention de l'Etat. Cependant, les économistes se situant dans cette démarche se sont en général prononcés en faveur du libre marché (d'où leur appellation de « néoclassiques », c'est-à-dire renouvelant les résultats des économistes classiques). En effet, le “marché de concurrence pure et parfaite” permet de montrer à quelles conditions l'économie peut arriver spontanément à une situation d'équilibre. Dans ces conditions, on retrouve les intuitions de Smith et on en conclut que l'intervention de l'Etat est inutile et même néfaste puisque seuls les mécanismes de marché garantissent le retour à l'équilibre. L'Etat n'interviendra que dans un nombre très restreint de domaines : c'est ce qu'on a appelé la doctrine de “l'Etat Gendarme”.

La “Révolution keynesienne”.

Mais la crise des années 30 va marquer un arrêt du libéralisme; en effet, on se rend compte que le libre jeu du marché ne suffit pas à rééquilibrer l'économie. Cette remise en cause se fera à deux niveaux, politique économique et théorie économique.

Au niveau de la politique économique :

Face à cette crise, la première réaction des gouvernements (notamment Hoover aux USA) est de pousser à la libéralisation de l'économie. Ainsi, en l'absence de réglementation sur le marché du travail, le chômage massif devrait impliquer une baisse des salaires. En revanche, on peut en espérer une hausse des profits des entreprises et une embauche. En fait, les résultats seront peu probants. Plusieurs pays, dans des conditions socio-politiques différentes, prendront le contre-pied de ces mesures libérales (USA de Roosevelt, front populaire en France, Allemagne nazie). Au lieu de restaurer l'offre (donc les possibilités de production des entreprises), mieux vaut soutenir la demande (demande des consommateurs mais aussi des entreprises et de l'Etat). Ainsi, Roosevelt entreprendra des politiques de grands travaux et de déficit budgétaire dans le cadre du “New Deal”.

Au niveau théorique :

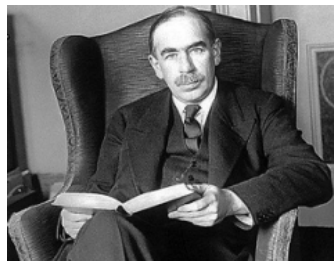
Cependant ces politiques de soutien de la demande sont empiriques et n'ont pas de véritable fondement théorique. Il faudra attendre, pour cela, 1936 et l'ouvrage majeur de J.M. Keynes, “Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie” (appelée en général “Théorie générale”).

Keynes va d'abord contester les idées des néo-classiques qui pensent qu'une baisse des salaires entraînera une baisse du chômage. Bien au contraire, dit-il, cela accroîtra la hausse du chômage car la baisse des salaires entraînera une baisse de la consommation et de la production et parce que, face à cette baisse des salaires, les salariés commenceront à s'inquiéter de l'avenir et repousseront leurs achats. Donc Keynes reproche aux néoclassiques d'avoir oublié que le salaire n'est pas seulement un coût mais aussi un élément de la demande de consommation et surtout d'avoir sous-estimé le rôle des anticipations des agents économiques : un consommateur n'achète et un entrepreneur n'investit que s'ils sont relativement sûrs de ce que seront les lendemains.

A la suite de ses analyses, Keynes préconisera toutes les mesures possibles de soutien de la demande : politique monétaire permettant de baisser les taux d'intérêt ; augmentation des salaires (notamment des salaires des plus défavorisés car ce sont ceux qui consacrent la plus grande part de leurs revenus à la consommation); politique de déficit budgétaire enclenchant un effet “multiplicateur”.

Cependant, sa critique la plus “profonde” porte sur l'approche à adopter : microéconomique ou macroéconomique? Pour les néoclassiques une approche microéconomique bien menée permet de comprendre les phénomènes macroéconomiques. Pour Keynes on ne peut pas passer d'un niveau à l'autre; il invente à cette occasion un exemple qui est resté célèbre et qu'on appelle le “paradoxe de l'épargne” : si un seul homme épargne, il s'enrichit. Si tous les individus d'une société épargnent,

John Maynard Keynes (1883-1946)



L'économiste le plus influent du 20^{ème} siècle, il a participé au traité de Versailles ainsi qu'aux accords de Bretton-Woods. Connu surtout pour son opposition aux analyses microéconomiques des néo-classiques et à l'idée d'auto-régulation des marchés (donc aux politiques libérales), il a prôné l'analyse macro-économique et le recours aux interventions étatiques afin de permettre aux marchés de s'équilibrer. (chapitres « macro-économiques » et « politiques conjoncturelles »)

alors la consommation baisse, ainsi que la production, et le chômage augmente; si tous épargnent tous s'appauvrissent. On voit que la somme des intérêts particuliers ne fait pas l'intérêt général et qu'on ne peut pas passer du niveau micro au niveau macro.

Outsiders

Cependant, il faut indiquer trois autres auteurs dont l'importance se révélera dans les décennies 1970 et 1980.

Friedrich Von Hayek (1899-1992 ; prix Nobel 1974), leader de « l'Ecole Autrichienne », par ailleurs ami de Keynes, défendra un ultra libéralisme qui sera plus tard une inspiration pour madame Thatcher.

Friedrich Hayek (1899-1992)



Ami et adversaire intellectuel de Keynes, c'est le représentant le plus typique du libéralisme économique. Oublié dans les années 1950-60 il retrouvera une vraie notoriété à partir des années 1970 notamment parce que Margaret Thatcher se revendiquait de sa pensée. (chapitre sur le marché)

Joseph Schumpeter (1883-1950)



Economiste (mais aussi sociologue), il est souvent qualifié d'hérétique (ou d'hétérodoxe). Il est libéral mais récuse les analyses des néo-classiques en termes d'autorégulation. Il est connu pour son interprétation des cycles Konratieff et le rôle central qu'occupent les innovateurs ; on parle « d'entrepreneur schumpeterien » (chapitre sur le producteur)

Joseph Aloys Schumpeter (1883-1950), libéral d'un genre particulier, mettra l'accent sur l'importance des innovations et des révolutions industrielles à travers son analyse des cycles Konratieff. On ne le classe pas parmi les néo-classiques car il ne croit pas aux idées d'équilibre économique. Pour lui, le capitalisme est marqué par d'importants mouvements de « destruction-créatrice » c'est-à-dire de destructions des structures anciennes qui préparent les structures économiques nouvelles.

Enfin, Karl Polanyi (1886-1964), qui ne sera vraiment reconnu qu'à partir des années 1980, envisage dans son livre « la grande transformation » (1944) une analyse alliant l'économie à l'anthropologie, où la richesse est distribuée à travers trois canaux, lea réciprocité, la redistribution et l'échange marchand, et il montrera qu'une trop grande place prise par la marché risque d'avoir des conséquences environnementales désastreuses.

Karl Polanyi (1886-1964)



Anthropologue et économiste, il valorise les analyses se fondant sur les comparaisons historiques. On lui doit la typologie des trois formes de répartition des produits de l'activité humaine (réciprocité, redistribution, marché). Il est également connu pour avoir affirmé qu'on entre pleinement dans une société de marché quand apparaissent des marchés de la terre, du travail et de la monnaie. (chapitre sur les liens marchands)

IV) APRES LES TRENTE GLORIEUSES : 1971-2008

On considère en général qu'on entre en crise à partir de 1971 (fin de « Bretton-Woods ») ou en 1973 (« premier choc pétrolier »). De nombreux économistes ont considéré alors que la crise était liée à l'utilisation des politiques économiques issues des idées de Keynes, lesquelles aboutissaient à générer de l'inflation et du chômage.

Les courants « néo-classiques », favorables au libéralisme économique eurent alors le « vent en poupe ». On peut citer trois courants théoriques importants à l'époque.
(...)

Tous ces courants ont largement dominé la recherche théorique entre 1975 et 2008 et les analyses keynésiennes ou marxistes ne trouvaient plus de place dans la recherche en économie Cela explique en grande partie toutes les pratiques de libéralisation des marchés, notamment des marchés financiers, qui se sont développées.

V) AUJOURD'HUI : DOMINATION DU « MAINSTREAM » MAIS PROLIFERATION DE COURANTS.

La crise financière de 2008 a rebattu les cartes. On dit parfois qu'aucun économiste n'avait prévu cette crise, ce qui est partiellement inexact : en fait, aucun économiste « mainstream » ne l'avait prévu mais d'autres économistes avaient lancé des alertes, sans être écoutés.

En général, on considère que cette crise est d'abord d'une crise de la libéralisation des marchés financiers. Celle-ci aurait favorisé la spéculation et la formation de « bulles spéculatives » et les politiques de création monétaire entamée par Greenspan (le directeur de la Fed) aurait eu pour effet de générer les bulles suivantes. Le libéralisme « pur et dur » va donc connaître un recul notable.

Toutefois certains économistes vont conserver le cadre d'analyse néo classique pour montrer quels dysfonctionnements on peut avoir quand certaines hypothèses ne sont pas respectées : c'est le cas, par exemple, de la prise en compte des « asymétries d'information » (Akerlof, Stiglitz).

D'autres économistes vont essayer de voir si l'homo-oeconomicus est conforme à la réalité en développant « l'économie expérimentale » (Tversky, Kahneman,, prix Nobel en 2002 mais aussi Dan Ariely).

Enfin, beaucoup d'économistes, notamment France, ont opté pour une ouverture des sciences économiques à d'autres sciences sociales. En effet, pour eux, l'homo-oeconomicus qui est totalement décontextualisé, amène à des conclusions inexacts. Il faut donc s'ouvrir sur l'Histoire Economique, la sociologie, la psychologie sociale voire l'ethnologie (ce que Polanyi, par exemple, avait fait).

Parmi ceux-ci, on peut retenir le « courant régulationniste » qui est typiquement français. Pour ces auteurs (Boyer, Aglietta,...), le « capitalisme » ne s'effondre pas mais se transforme à travers de « grandes crises » (comme la crise de 1873 ou celle de 1929). Ainsi la crise de 1929 a permis le passage d'une économie fondée sur un marché de petites entreprises et une absence de l'Etat à une économie fondée sur des marchés contrôlés et un Etat très présent.

En 2020, en pleine du coronavirus et de confinement, les questions sont plus pressantes que jamais. Une fois le déconfinement réussi, il faudra faire en sorte que tous puissent retrouver un emploi : faudra-t-il d'abord relancer la demande ou bien l'offre ? Faudra-t-il une forte intervention de l'Etat ou faire confiance aux mécanismes de marché ? Quelle place doit-on accorder aux marchés financiers ?

En allant plus loin, on sait que notre activité économique met la Terre en danger (ce qu'avait vu Polanyi dès 1943). Faut-il opter pour une « croissance verte » (mettre l'accent sur l'isolation des maisons, par exemple) ? Faut-il chercher à réduire la croissance économique et comment le faire ? Doit-on continuer à favoriser les échanges internationaux ou favoriser les dits « circuits courts » ?

EXERCICE

GRILLE D'ANALYSES

	NEO-CLASSIQUES (Libéraux)	KEYNESIENS	MARXISTES
Niveau d'analyse (Macroéconomie, microéconomie)			
Méthode d'analyse privilégiée			
Moteur de l'économie (Offre, Demande)			
Place du marché			
Place de l'Etat			
Nature et rôle de la monnaie			
Anticipations			